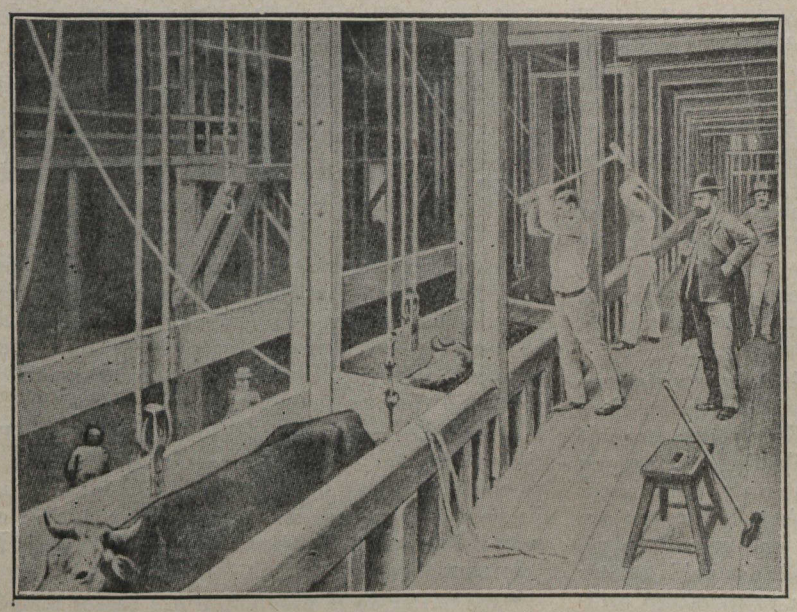
des qui ont hiverné en tel ou tel endroit: vous dresserez les poulains sauvages enfermés dans les corrals ou enceintes de troncs d'arbres superposés.

Croyez en le témoignage d'un cow-boy que nous rapporte M. Paul Bourget: "Ce n'est pas un travail commode que de conduire ainsi à travers la Prairie un troupeau de trois à quatre mille bêtes. Des cavaliers précèdent la marche, d'autres surveillent les flancs, d'autres ramassent les traînards. Il faut éviter les voies ferrées où des paniques se produisent irréparables. Revenant du Colorado, d'où je ramenais 350 chevaux, il m'est arrivé de déboucher sur une ligne au moment où un train passait. Nos chevaux n'avaient jamais vu de locomotive. Une terreur les saisit qui les emporta de tous côtés dans une circonférence de cent milles. Il me fallut cinquante-cinq jours pour les réunir à nouveau. D'autres fois, c'est un orage qui s'élève, une de ces



Les abattoirs de Chicago. — Comment on assomme les bœufs.

Chicago est le centre le plus important du commerce de la viande. Quatre cent mille wagons y apportent chaque année le formidable tribut de bétail fourni par la Prairie. Pour tuer les bœufs, on les amène dans une sorte d'étroit corridor en contre-bas le long duquel un homme se promène armé d'un lourd maillet. Il assène selon les règles de l'art un seul coup sur la tête de la victime qui tombe foudroyée.

tempêtes de la Prairie pareilles à des cyclones. L'énorme masse vivante est réunie en un seul groupe autour duquel tourbillonnent les cow-boys au galop. Il s'agit de mettre en rond les bêtes littéralement affolées par le tonnerre et les éclairs. On y réussit à coups de revolver tirés par dizaines sous les mufles dressés. Si ce mouvement giratoire était brisé, le colossal troupeau fonçant d'un seul côté briserait comme autant de fétus de pailles les hommes et les chevaux".

Les moutons ne sont pas plus aisés à conduire. Nous avons entendu narrer les péripéties du voyage d'un troupeau de moutons dans le Colorado par un temps de sécheresse. Pendant cinq jours on fut sans eau, sans même une goutte de rosée. Aussi à l'approche d'une rivière ce fut un affolement de tout le troupeau. Impossible de le retenir: autant vaudrait essayer de retenir le vent. Il fallut ensuite poursuivre les moutons dans l'eau, les repêcher, les tirer, les haler. Huit cents bêtes s'étaient noyées. Pendant le reste du voyage, on ne put faire que 21 kilomètres par jour, afin de laisser aux moutons le temps de brouter en paix. La nuit, les hommes s'étendaient dans des toiles goudronnées ou se glissaient dans des sacs de laine.

Peut-être vous enverra-t-on prendre livraison de huit ou dix mille veaux au Texas: vous irez les chercher avec une trentaine de gars bien armés et pas trop gauches. Six mois de route, les rivières traversées à la nage, la première vache entraînée à bout de lasso, les fleuves contournés, 180 nuits à la belle étoile, avec, pour intermèdes, quelques exercices de tir sur les serpents à sonnettes qui abondent, ou les bandits qu'on détruit plus vite, toute cette belle vie en selle à la garde de Dieu et de votre revolver, voilà qui vous rend aussi sec qu'un échalas, mais plus dur à casser, et qui vous apprend à ne rien craindre, si ce n'est, comme les Gaulois nos pères, que le ciel ne vienne un jour à tomber sur votre tête.

Une telle vie entretient et développe au plus haut point l'énergie. Mais elle suppose des hommes décidés à tout. Ne fouillez pas trop dans le passé d'un cow-boy. Il peut contenir des histoires assez délicates. Le rebut du monde civilisé se donne rendez-vous dans la Prairie. Pas une nationalité d'Europe qui ne s'y trouve représentée.

Ces hommes au passé trouble se retrempent dans cette vie selon la nature. Il y a dans la Prairie un code de l'honneur. L'unique article en est de tenir fidèlement la parole une fois jurée. Les cow-boys n'y manquent jamais. C'est le premier, c'est le suprême commandement de la Prairie. Ayez une fois leur promesse, confiez-leur ensuite cinq ou six cent mille francs de troupeaux, fût-ce aux frontières indiennes, et dormez tranquille. Leur vie répond de votre fortune. En diriez-vous autant des caissiers de certaines banques où vous pourriez déposer votre argent à gros intérêts ?

Le seul point noir est le congé obligatoire tous les trois ou quatre mois, où les boys vont se purger par une ivresse de vingt-quatre ou de quarante-huit heures, le diable seul sait en quels repaires. Par malheur, cela finit trop souvent par un duel ou une mauvaise bagarre.

Les cow-boys sont des enfants terribles, avec un certain esprit chevaleresque et brutal tout ensemble. Ils n'estiment que l'énergie, la hardiesse, la décision. Mais si, en faisant preuve de force physique et morale, on a réussi à leur en imposer, on peut tout attendre d'eux. L'exemple suivant en fera foi.

Il n'y a pas très longtemps, un inconnu arrivait dans un grand ranch de l'ouest. Ce devait être, pensa-t-on, quelque pédant des villes, car il avait les mains très blanches et portait des lunettes d'or !

Pour rire, et aussi pour casser quelque chose dans son corps de fille, les cow-boys lui proposèrent de monter un cheval sauvage. Les lunettes d'or dirent oui! In fit un immense rond: personne n'eût cédé sa place pour cent dollars. Le "bronco" fut amené au milieu d'un profond silence: rien qu'à regarder son oeil vairon, on se sentait une souleur. Il fallut quatre hommes pour le jeter à terre, lui bander les yeux et le seller. Au moment où il se releva, le novice lui sauta sur le dos.

"Votre testament est-il fait ?" cria un loustic.

L'autre ne répondit rien : le cheval tremblait sous lui comme la terre avant une éruption volcanique. Alors il fit tomber le bandeau et, plus vite que le "Ah!" des curieux, éclata une série de défenses fantastiques qu'il faut avoir vues pour s'en faire quelque idée. La bête féroce sauta cinq pieds en l'air, les pieds réunis, comme un chamois, le dos arqué en ressort d'acier qui se détendait chaque fois qu'on reprenait terre: le cavalier se cramponna des deux mains au haut pommeau de la selle et tint bon; le cheval voulut se rouler à terre: un éperon qu'il trouva entre le sol et son ventre le fit instantanément changer d'idée. Un coup de botte lui ramena la tête dans le droit chemin quand il voulut mordre les jambes qui l'étreignaient; et lorsque, droit sur ses jambes, il se renversa en arrière, l'homme sauta de côté, s'assit sur sa tête, le roua de coups, et le laissant enfin se relever, se remit en selle pour partir au galop: l'animal épuisé alla s'abattre un peu plus loin. Le cavalier à figure de fille avait vaincu, encore qu'il eût perdu ses bésicles, et les boys enthousiasmés lui jurèrent une amitié à la vie et à la mort.

Celui qui se faisait ainsi souhaiter la bienvenue dans le ranch n'était autre que le lieutenant-colonel Roosevelt, celui-là même qui organisa avec les cow-boys le fameux régiment des Rough-Riders dont nous avons déjà conté l'histoire pendant la dernière guerre hispano-américaine. Ce régiment, le meilleur parmi les corps composés de volontaires, a, par son endurance et sa hardiesse, montré ce que peuvent produire en temps de guerre la pratique continuelle de l'exercice physique et l'habitude du danger.

En route vers Chicago

Deux fois l'an, au printemps et à l'automne, ont lieu de grandes rondes, la première pour compter les veaux de l'année et les marquer, la seconde pour expédier les animaux de boucherie aux abattoirs de Chicago, rondes de trente à cinquante mille têtes autour desquelles évoluent au galop les boys. Ces troupeaux monstrueux qui ont des mouvements de mer en fureur présentent un coup d'oeil unique au monde. C'est à ces galopades affolées que les gars usent jusqu'à dix chevaux par jour.

Enfin le dénombrement est terminé : on remet en liberté les captifs de deux ou trois jours, tandis que, plus ou moins nerveuses, les victimes s'acheminent vers une minuscule gare d'embarquement perdue quelque part dans l'immensité de la Prairie. Des convois attendent nos cinquante mille bêtes, et, une fois casées dans les wagons, ils les emmèneront d'un trait à Chicago, sauf arrêt de deux jours à Omaha, pour regagner la graisse perdue le long de la route. Les cloches sonnent, les taureaux crachent la bave et le dépit, les cornes se choquent les unes contre les autres, les mères appellent une dernière fois leurs petits, et puis tout cela se fond en un tourbillon de plaintes et de poussière que domine la respiration monstre des locomotives. Adieu prairie, soleil, pays de ranchs, adieu la vie !

Les plus grands abattoirs du monde

Or voilà qu'un jour, à demi asphyxiés dans leurs cages de fer roulantes, aux trois quarts abrutis par les kilomètres que, jamais lasse, la vapeur dévore à coups de piston, les taureaux sauvages, les vaches inquiètes sont jetés à Chicago. C'est ici le plus étonnant étal de boucherie du monde: quatre cent mille wagons y apportent chaque année la chair vivante et en emportent la viande morte par cinquante et une voies ferrées différentes.

Il y a soixante-sept ans, dans l'automne de 1832, G. W. Dôle inaugurait ces abattoirs en assommant 209 boeufs, à 14 fr. 40 le quintal, en préparant 359 cochons à 15 fr. 75 le quintal. Depuis lors, le hangar de dix mètres carrés des premiers jours s'est transformé en parcs à bestiaux (stock yards) qui couvrent 150 hectares au sud de la ville avec 8,300 enclos, dont 1,800 couverts où l'on peut recevoir et faire manoeuvrer en même temps par 32 kilomètres de rues et 240 kilomètres de rails, 25,000 boeufs, 15,000 moutons, 150,000 cochons.

Une armée de 18 à 25,000 hommes dont la paye annuelle atteint 625 millions de francs, y travaille jour et nuit. En 1898, ils ont reçu 3,700,000 boeufs et veaux, 3,500,000 moutons et 8 millions de porcs. Ils ont préparé la valeur d'un milliard de francs de mangeaille: viande nette de génisse (20 francs les 100 livres), boeuf (23 francs), porc (20 francs 80). Rien ne s'y perd, pas même le sang qui fait des boutons, les os, la corne, les rognures de peau qui produisent 6 millions de kilos de gélatine.

Le plus important boucher de Chicago, Armour, emploie à lui seul six mille hommes, — trois régiments, — pour tuer, triturer, préparer et expédier du lard et du boeuf représentant une valeur de cent trois millions de dollars; en 1897, 81 p. 100 s'en allaient en viandes de conserve.

Des banques et des hôtels complètent l'installation des stock yards; il y a même des maisons de jeu, où, pour être admis, il faut avoir une tête de cow-boy.

Aux abattoirs de Chicago. — L'examen sanitaire des porcs par les inspecteurs de l'alimentation.

Les merveilles de la division du travail

Quant au mécanisme propre de ces gigantesques boucheries, il détruit à coup sûr les légendes de mirifiques machines qu'on nous contait jadis: à gauche, le cochon; au milieu le cylindre; trois coups de piston, un grognement suprême, et les saucisses apparaissaient à droite, avec un peu de choucroute, si vous y teniez.

(La suite à la page 318)